

Jazz actualités

CONCERTS

Basie : une sacrée mécanique mais le cœur est irrégulier

Le 1^{er} octobre, Count Basie a donné à la salle Pleyel un unique concert à la tête d'un grand orchestre composé pour cette année de Al Aarons, Don Rader, Flip Ricard, Sonny Cohn (trompette); Bill Hughes, Henry Coker, Grover Mitchell (trombone); Frank Wess, Frank Foster, Eric Dixon, Marshall Royal, Charlie Fowlkes (anches); Count Basie (piano); Freddie Greene (guitare); Buddy Catlett (basse); Sonny Payne (drums); Jimmy Rushing (vocal).

Est-il utile de dire que ce fut un concert bien sympathique, que nous avons retrouvé ces cuivres qui savent en faire prendre plein les oreilles, ces saxes qui connaissent les demi-teintes feutrées bien assises sur le temps, le piano spirituel et solide du Count et la rythmique imperturbable? Tellement imperturbable qu'elle ne fut pas toujours d'accord avec les sections mélodiques, le grand art visuel de Sonny Payne laissant finalement supposer qu'il entraîne toute la machine. C'est en fait un bon batteur qui en rajoute parfois un peu trop; on peut à l'occasion préciser une fois de plus que revient au merveilleux Freddie Greene toute la sûreté, toute l'assise dont bénéficie le tempo; il est le métronome inflexible dont la sonorité discrète est toujours présente.

Répertoire connu, émaillé de quelques nouveautés sans intérêt notoire, si ce n'est le très agréable All of me à la si jolie ligne mélodique, délicatement exposé par Basie tandis que l'orchestre lui répond discrètement. Simple, mais efficace. Par ailleurs, nous pûmes apprécier l'orchestre dans Splanky (où Frank Foster n'égale pas Eddie Davis, plus méchant, plus funky), Easy money, Blee blop blues, Swinging shepherd blues (Eric Dixon et surtout Frank Wess — qui n'a pas joué de ténor — assez convaincants à la flûte), April in Paris, Ol' Man river (consacré à Sonny Payne qui s'en tire bien), etc. A noter enfin le toujours très séduisant Lil' darlin' (pris sur tempo plus rapide qu'en disque pour des raisons de spectacle).

Malheureusement, le piment indispensable dans un grand orchestre est constitué par l'apport des solistes. Dieu sait si j'aime les effets de masse, l'ampleur et les combinaisons sonores du grand orchestre, surtout quand il s'agit de Basie! Mais le soliste doit être là, encadré, épaulé, guidé, soutenu, excité par les arrangements. Il est l'indispensable complément, le suspense, l'inattendu, la voix solitaire qui greffe son problème sur les décisions collectives. Or, les Franks et Eric nommés plus haut furent en général corrects (sans plus); le trompettiste blanc Don Rader prit victo-

LES CONCERTS DE NOVEMBRE

De nombreux concerts parisiens vont se dérouler au mois de novembre.

● Le 1^{er} novembre, à 21 h., à Pleyel : John Coltrane, avec McCoy Tyner (piano), Jimmy Garrison (basse) et Roy Haynes (drums).

● Le 7 novembre, à 21 h., au Théâtre de Paris, rue Blanche : Dexter Gordon en première partie, avec George Gruntz (piano), Guy Pedersen (basse) et Daniel Humair (drums). La même rythmique accompagnera en deuxième partie Roland Kirk. Ce groupe doit d'ailleurs se produire le 5 à Bruxelles, le 6 à Gand ou Louvain, les 9 et 10 à Amsterdam, le 12 à Marseille, le 13 à Lyon, le 14 à Strasbourg, le 15 à Brême et les 16 et 17 au Blue Note de Bruxelles.

● Le 10 novembre, à 21 h., à Pleyel : Le Goethe Institut présente « Jazz Made in Germany », avec le quintette d'Albert Mangelsdorff (Albert Mangelsdorff, trombone; Gunter Kronberg, saxo-alto; Heinz Sauer, saxo-ténor; Gunter Lenz, basse; Ralf Hubner, drums). La participation suivante est prévue : Joki Freund (saxo-ténor), Emil Mangelsdorff (saxo-alto et flûte), Klaus Doldinger (saxo-ténor), Ingfried Hoffman (orgue et piano) et Fritz Hartschuh (vibraphone et piano). Prix des places : entre 3 et 5 F.

● Le 16 novembre, à 21 h., au Théâtre des Champs-Élysées : Erroll Garner, avec Eddie Calhoun (basse) et Kelly Martin (drums).

● Le 30 novembre, à 21 h., au Théâtre des Champs-Élysées : Jimmy Smith, avec Quentin Warren (guitare) et Billy English (drums).

riusement le pont de Jumpin' at the wood-side et, par ailleurs, s'égara avec une enthousiasme sans failles; Al Aarons fut sérieux dans son oua-oua, Sonny Cohn propre dans les passages sweet... Rien de très excitant. Quant aux trombones, ils firent une merveilleuse démonstration d'indifférence aux événements: de beaux démarrages pour s'enfermer ensuite dans des bribes de phrases essouffées. Dommage car tous ces gens-là, n'en doutons pas, sont capables de fort bonnes choses.

Heureusement, il y a eu Jimmy Rushing. Un peu vieilli, mal servi par une sonorisation déficiente mais toujours aussi présent. Le sympathique gros homme pénétra calmement sur scène, tout auréolé de légende, et sa voix rocailleuse apporta enfin la couleur frémissante attendue. I want a little girl, I'm coming Virginia, Sent for you yesterday... L'air de rien, Rush, avec une mise en place impeccable, de petits gestes qui tombent sous le sens, nous a fait une démonstration sans réplique de son talent et de son autorité.

Bravo, Basie! Du travail si bien fait, si bien préparé, c'est très réjouissant, c'est ce qui manque trop souvent dans le jazz moderne à l'heure actuelle. Pour le reste... Lester, Herschell, Dicky, Buck, grâce vous soient rendues. Vous donniez une sacrée vie à la mécanique.

Philippe KOEHLIN.

Les trois premiers dimanches de la Biennale

Le 30 septembre, au Musée d'Art Moderne, avenue du Président-Wilson, Paris, Daniel Humair et son quintette ont ouvert la série de concerts donnés dans le cadre de la Biennale d'Art Moderne.

Rappelons que les dimanches 20 et 27 ont été consacrés à Claude Luter et à Guy Lafitte. Nous en reparlerons dans notre prochain numéro.

Le quintette de Daniel Humair se composait de Franco Ambrosetti et son père Flavio (respectivement trompette et saxo-alto), George Gruntz (piano), Guy Pedersen (basse), Daniel Humair (drums). Remarquable formation qui joua avec une flamme et une inspiration réjouissantes. Franco Ambrosetti fera sans doute parler de plus en plus de lui (il s'était déjà signalé à notre attention lors du festival de Comblain 1962); son père Flavio s'exprime à l'alto dans un style inspiré de Cannonball Adderley et Phil Woods. Quant au pianiste George Gruntz, c'est actuellement une révélation européenne (Rhythma-ning). Inutile de revenir sur Guy Pedersen et Daniel Humair; précisons que ce dernier voudrait pouvoir diriger régulièrement ce quintette auquel il ajouterait sans doute Jean-Louis Chautemps.

Pierre CRESSANT.

C'était le dimanche 13 octobre, le premier concert du nouvel orchestre de Jef Gilson. Depuis la réapparition de ce musicien sur la scène du jazz français en 1961, la composition du groupe a souvent varié en raison d'indisponibilités passagères dues aux obligations dites « militaires » de certains éléments. Car Jef a toujours tenu à employer des jeunes. De ce fait, il a été très difficile d'obtenir une stabilité nécessaire et le nombre de répétitions qu'un tel orchestre et une telle mu-

